

DUKE
Ladies
VOL.2

LAURENT MIGNARD
DUKE ORCHESTRA

NATALIE **DESSAY**

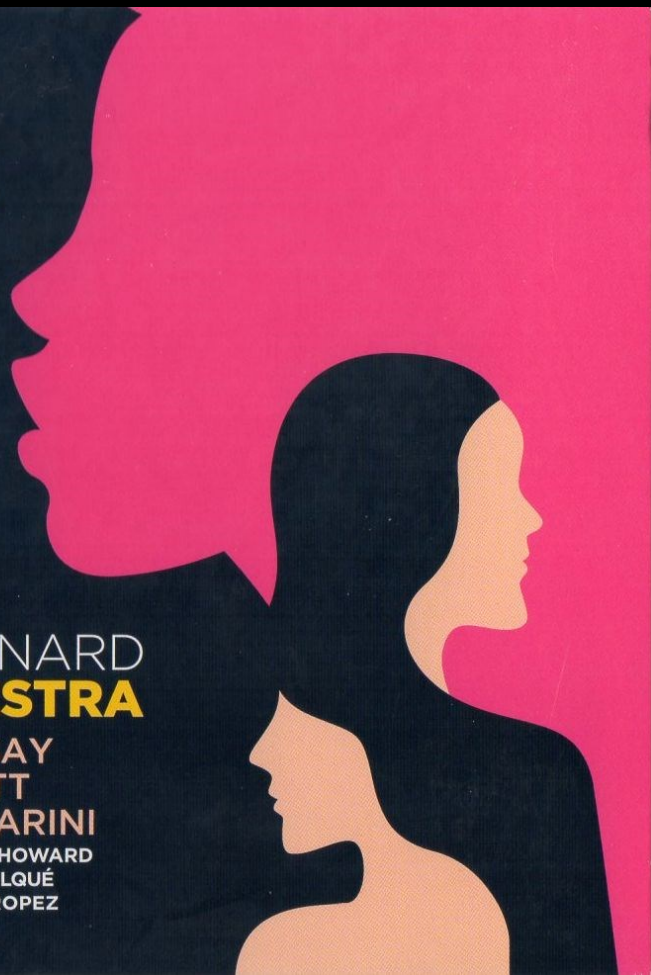
RHODA **SCOTT**

ROBERTA **GAMBARINI**

NICOLLE **ROCHELLE** · SYLVIA **HOWARD**

MYRA **MAUD** · AURORE **VOILQUÉ**

JULIE **SAURY** · AURÉLIE **TROPEZ**





MUSIQUE

La musique est une femme dans l'éclat
de sa beauté,

La musique est une femme de ménage
récurant la saleté.

La musique est une enfant,
Simple, douce et radieuse,
Vieille de mille ans,
Glacée et intrigante.

Patiente et avisée,
Incommensurablement bonne,
La musique est la femme dont vous avez
toujours rêvé.

Fragile telle une fleur,
Simple pétale de rose,
Ce que vous croyez penser,
Elle sait d'avance qu'elle le sait.

Un système de rubans,
Une multitude de ramifications
Jaillissant de son cerveau à son cœur,
Un million de facettes d'arachnéennes
sensations.

Et vous pourriez être,
D'un ennui inadéquat.

La musique est une superbe catin, ...
Un volcan de désir
Qui fait bouillonner votre sang
À mesure que vous vous élevez.

La musique est comme la femme,
Elle-même semblable aux mathématiques :

La musique est une femme théorème

Peu importe à quel point vous la
connaissiez

Il y a toujours à apprendre ;
Une aventure sans fin, qui chaque jour
se renouvelle.

La musique est cette femme
Dont vous espérez qu'elle dira :
« Peu nombreux sont ceux qui,
comme vous, font œuvre nouvelle. »
Hélas, vous êtes victime de ses
manœuvres,
Car elle, elle peut toujours vous satisfaire.

La musique est la femme
Que vous suivez jour après jour ;
La musique est la femme
Qui agit à sa guise, toujours.

La fille aux seins nus -
Que vous aimez voir se trémousser -
Vous aurez beau essayer,
Jamais vous ne réussissez.

Lorsque vous ne l'entendez pas,
Elle vous manque terriblement,
Et lorsque vous la tenez dans vos bras,
Vous aimeriez pouvoir l'embrasser.

Duke Ellington, «Music is My Mistress»

MUSIC

*Music is a beautiful woman in her prime,
Music is a scrubwoman, clearing away
the dirt and grime.
Music is a girl child,
Simple, sweet and beaming,
A thousand years old,
Cold as sleet, and scheming.*

*Wise and patient,
Unfathomably kind,
Music is the woman you always wanted
to find.*

*As fragile as a flower,
A single petal of a rose,
And what you think you think,
She already knows she knows.*

*A system of ribbons,
A multiplicity of ramifications,
Sparkling from her brain down through
her core,
A million facets of gossamer sensations.*

*And you could be
A most inadequate bore.*

*Music is a gorgeous bitch, ...
A volcano of desire
Makes your blood to boil
As you get higher and higher.*

*Music is like the woman
Who is like mathematics:
Music is a woman who's true.*

*No matter how well you know her
There's always more to learn;
An Endless Adventure, everyday she's
brand-new.
Music is that woman, who
You'll hope will say,
"There's very few who do a new-do like
you do."
But, alas, you're the victim of her coup
'Cause she can always satisfy you.*

*Music is the woman
You follow day after day;
Music is the woman
Who always has her way.*

*The topless chick -
You like to see shake it -
No matter how hard you try,
You never quite make it.*

*When you don't hear her,
You desperately miss her,
And when you embrace her,
You wish you could kiss her.*

Duke Ellington, «Music is My Mistress »

THE LORD'S PRAYER

Bon vivant devant l'Éternel, Duke n'en est pas moins profondément croyant. Le 16 septembre 1965, il présente son premier *Sacred Concert* en la cathédrale de la Grâce de San Francisco, l'un des plus importants moments de sa vie personnelle et professionnelle : « À présent, je peux dire à voix haute ce que je me disais à moi-même alors que j'étais agenouillé ». L'événement lui permet de proclamer sa foi avec passion : « Puissez sagesse et satisfaction dans la joie qui vous envahit à travers le miracle de Dieu, comme toutes les merveilles et la beauté avec lesquelles nous vivons sur terre. » Parmi les œuvres créées pour ce *1st Sacred Concert*, *The Lord's Prayer* s'inscrit dans la tradition des Gospel Songs et révèle une jeune chanteuse de 22 ans qu'Ellington vient de découvrir, Queen Esther Marrow, fortement inspirée par Mahalia Jackson avec laquelle Ellington avait justement collaboré lors de l'enregistrement de *Black, Brown and Beige* neuf ans plus tôt. Pour le présent album, nous avons confié le rôle de grande prêtresse à **Sylvia Howard**, élevée dans une famille religieuse et dont l'expression d'une rare intensité a été forgée par les épreuves de la vie. Les respons improvisés de **Jérôme Etcheberry** viennent ponctuer cette action de grâce.

ON A TURQUOISE CLOUD

Créé pour la soprano Kay Davis en collaboration avec Lawrence Brown pour le 6^{ème} concert au Carnegie Hall des 26 et 27 décembre 1947, *On a Turquoise Cloud* (Sur un nuage turquoise) s'inscrit dans la continuité de *Transluency* présenté dans cette même salle deux ans plus tôt. Pour dépendre ce paysage de volupté et de béatitude, le maestro élabore d'incroyables couleurs orchestrales jusqu'à un contrepoint des plus ingénieux. Si certains puristes font la fine bouche (prétentieux ... pas assez jazz !), le public acclame l'œuvre et Duke prouve une fois de plus que la voix est un instrument à part entière apte à se fondre dans l'orchestre. La présente version met en scène la voix d'ange de **Nicolas Rochelle**, autour de laquelle gravitent l'envoûtante clarinette de **Aurélié Tropez** et le trombone soyeux de **Nicolas Grymonprez**.

LADY MAC

Le 24 avril 1957, Duke Ellington enregistre *Lady Mac*, l'un des douze mouvements de la suite *Such Sweet Thunder* qu'il présentera en septembre de la même année au Festival Shakespeare de Stratford, Ontario. Avec la complicité de Billy Strayhorn, il y invite Othello, César, Henry V, Roméo et Juliette, Antoine et Cléopâtre, Puck, Hamlet ... et bien sûr Lady Macbeth. Quel personnage ! Sous la plume de Shakespeare, au cœur du 11^{ème} siècle et pressé par son épouse, le général Macbeth poignarde le roi endormi afin de s'emparer du pouvoir. Sous le choc, il reste interdit et c'est Lady Macbeth qui prend les choses en main, accusant son mari de lâcheté, s'emparant du couteau ensanglanté et barbouillant

de sang les chambellans ivres afin de maquiller le crime. Cruelle, ambitieuse, tentatrice, manipulatrice, déféminisée pour combler les manques de virilité de son époux, Lady Macbeth sombre bientôt dans la folie, dévorée par la culpabilité et sujette à des crises de somnambulisme, cherchant inlassablement à laver les taches de sang qu'elle imagine voir sur ses mains. Pour illustrer le drame, Duke oscille entre le figuratif et l'humour : « Bien que de noble naissance, nous soupçonnons que l'âme de cette Lady recèle un peu de ragtime. » *Lady Mac* débute par une valse souple et raffinée (un exercice rare dans le répertoire d'Ellington), suivie d'un élégant soli de saxes, la section de trombones préfigurant progressivement le drame à venir. Dans un solo « à l'ancienne », **Aurélié Tropez** feint l'insouciance, tandis que **Sylvain Gontard** se glisse dans les pas de Clark Terry pour une intervention des plus raffinées. L'enjeu du drame se joue dans le final orchestral, la dernière intervention inattendue des trombones révélant toute la noirceur de l'âme de Lady Macbeth.

PORTRAIT OF MAHALIA JACKSON

Composé dans le cadre de la *New Orleans Suite* en 1970, cet hommage à Mahalia Jackson témoigne de l'admiration que Duke éprouve pour cette immense chanteuse de gospel dont il loue par ailleurs les vertus de cuisinière. Leur rencontre date de leur enregistrement de *Come Sunday* en 1958, alors que Mahalia n'avait encore jamais chanté avec un grand orchestre de jazz : « Ma rencontre avec Mahalia Jackson a eu une influence majeure sur moi et sur ma musique sacrée ; elle m'a aussi rendu plus beau, dans la Vraie Lumière. » Sur des sonorités d'orgue émis par l'orchestre, la flûte de **Frédéric Couderc**, le saxophone baryton de **Philippe Chagne**, la trompette bouchée de **Jérôme Etcheberry**, le sax ténor de **Carl Schlosser** et le trombone de **Jerry Edwards** agissent comme autant de personnages s'abreuvant aux sources du jazz ... à savoir l'église.

SOMETHING TO LIVE FOR

Le 1^{er} décembre 1938, à la veille de son engagement d'une semaine au *Stanley Theatre* de Pittsburg, Duke se rend à une soirée en son honneur au *Club Crawford*. Il y rencontre Billy Strayhorn, un jeune compositeur de 23 ans, qui lui propose ses services. Le lendemain, à l'issue du premier show, Strayhorn lui joue certaines de ses compositions, parmi lesquelles *Something to Live For*. Impressionné par le talent du jeune homme, Ellington engagera Billy, d'abord comme parolier, puis en tant qu'arrangeur et co-compositeur. Cette collaboration artistique qui durera 28 ans mènera Ellington à quelques-uns de ses plus hauts sommets : « Billy Strayhorn était mon bras droit, mon bras gauche, mes yeux dans le dos... J'étais dans sa tête et il était dans la mienne. ». Composée en 1937 à Pittsburg deux ans avant qu'il rejoigne Duke Ellington, la chanson *Something To Live For* est basée sur un poème de jeunesse qui témoigne du caractère romantique de Billy :

*J'ai presque tout ce qu'un Être humain peut désirer,
des voitures et des maisons, des tapis en peau d'ours devant ma cheminée.
Mais quelque chose me manque, quelque chose n'est pas là,
On dirait que je n'embrasse jamais celui que j'aime.
J'ai besoin de quelque chose pour vivre.*

Dans une subtile démarcation de la version d'Ella Fitzgerald (*Ella at Duke's Place* – 1965), **Roberta Gambarini** nous livre une interprétation inspirée et révèle toute la palette des sentiments amoureux. Du grand art !

FLIRTBIRD extended

À la mi-mai 1959, Otto Preminger tourne les dernières images de son film *Autopsie d'un meurtre* : avocat fauché et pêcheur émérite, Paul Biegler (James Stewart) est sollicité par Laura Manion (Lee Remick) pour défendre son mari, le lieutenant Frederick Manion (Ben Gazzara), emprisonné pour le meurtre d'un tenancier de bar qui l'aurait violée ... Pour la première fois dans l'histoire du cinéma, la musique du film est confiée à un compositeur de jazz à la tête de son propre orchestre et sera récompensée par un Grammy Award. Le thème de *Flirtbird* qui accompagne le personnage de Laura Manion interprété par Lee Remick se serait imposé à Duke dès la lecture du livre : « Ah-h-h, Lee Remick ! Elle est entrée et m'a écouté jouer le thème. Je lui ai dit 'C'est toi'. Elle a écouté et a dit 'Oh oui, c'est moi !'... Juste comme ça. ». Débordante de sensualité, virevoltante, ingénue et mystérieuse, Laura fascine par sa capacité à basculer en un clin d'œil de la vamp à la terreur née de l'incompréhension. Elle est l'oubliée de l'affaire, celle qui n'aura pu ni se défendre ni demander réparation, victime de la justice des hommes pour eux-mêmes. Nous avons pris la liberté d'étendre *Flirtbird* en y insérant l'énergie du thème de *Upper and Outest* (Duke avait fait l'opération inverse à la fin du film) ainsi que la coda d'*Almost Cried* afin d'évoquer toute l'ambiguïté des sentiments incarnés par Lee Remick. **Didier Desbois** y est remarquable de fidélité à la lettre et au moelleux de Johnny Hodges.

HEAVEN

Les 19 et 20 janvier 1968, après trois jours de répétitions, Duke présente son 2nd *Sacred Concert* en la cathédrale *St. John The Divine* de New York. Parmi les solistes invités, une soprano coloratur suédoise crée l'événement. « J'avais convaincu Alice Babs de nous rejoindre depuis Stockholm. Ses sublimes interprétations de *Almighty God*, *Heaven* et *TGTT* ont enchanté tout le monde. Elle est sans doute l'artiste la plus singulière que je connaisse. » Grande admiratrice de Duke et d'Alice, **Natalie Dessay** a souhaité interpréter ce petit air de paradis qui n'a l'air de rien, mais qui contient tout ce qu'il faut de mélancolie, d'élégance, de fragilité et de joie. Parée des accompagnements délicats de **Philippe Milanta** et de **Didier Desbois**, la diva se révèle touchée par la grâce.

THE BLUES (Mauve)

Le samedi 23 janvier 1943, une foule impatiente de 3.000 personnes se présente au Carnegie Hall de New York avec son lot de célébrités (notamment Eleanor Roosevelt, le chef d'orchestre Leopold Stokowski ou le poète Langston Hughes). Pour ce concert de trois heures, après s'être énormément documenté et avoir consulté des experts, Ellington présente une œuvre de 40 minutes, la plus ambitieuse écrite à ce jour : *Black, Brown and Beige*, sous-titrée *A Tone Parallel to the History of the Negro in America*. Cette fresque musicale en trois parties met en scène un personnage africain intemporel dénommé Boola et représente sans doute la version concert d'un opéra que Duke n'aura jamais pu créer. *The Blues* est le final étonnamment sombre de la section *Brown* qui « retrace la contribution des noirs des États-Unis par le sang qu'ils ont versé pour le bâtir et le défendre. » Ce n'est d'ailleurs pas réellement un blues, mais plutôt un poème musical autour du blues. Sur un accompagnement d'orchestre sombre et dramatique, **Myra Maud** nous en livre une subtile interprétation, entre douleur et espoir, sans jamais ouvrir de perspectives à l'affliction. Quant au solo de sax ténor créé par Al Sears, il est l'œuvre de **Frédéric Couderc**, impressionnant de velouté.

LADY OF THE LAVENDER MIST

Présenté lors du 6ème concert au Carnegie Hall le 13 novembre 1948, trois mois après son enregistrement pour Columbia, *Lady Of the Lavender Mist* est un vibrant témoignage du génie d'Ellington. Dans la lignée des compositeurs de poèmes symphoniques, il y brosse un paysage dont le titre permet d'exclure tout commentaire. Se détachant d'une riche orchestration des saxophones et ouvrant un espace à l'impeccable trombone de **Nicolas Grymonprez**, la clarinette d'**Auréli Tropez** nous conduit au cœur d'une brume délicatement parfumée à la lavande.

GOLDEN FEATHER

Dans la longue série de dédicaces, Duke témoigne ici d'un envoiement inattendu. Composé pour mettre en valeur le fidèle Harry Carney, *Golden Feather* fait référence à la chevelure blonde de la chanteuse Jane Leslie Larabee qui venait d'épouser Leonard Feather en mai 1945 (critique et producteur ami d'Ellington) après avoir été présentée par sa colocataire Peggy Lee. Sur ce mini concerto de moins de 3 minutes, **Philippe Chagne** (aka. « Harry réincarné ») accomplit des prouesses, renforçant l'intensité orchestrale par une maîtrise et une musicalité hors normes.

THE CLOTHED WOMAN

Vous avez dit moderne ? ... Formé à Washington à l'école du ragtime, Duke a rencontré les grands maîtres du piano de Harlem, dès son premier séjour à New York en 1927 : Willie 'the Lion' Smith (sa principale source d'inspiration), puis James P. Johnson et Fats Waller. Son style pianistique ne cessera

d'évoluer, parallèlement à son écriture, au point de devenir le soliste le plus surprenant et le plus moderne de son orchestre. Dans ce portrait composé pour lui-même et présenté lors de son 6^{ème} concert au Carnegie Hall les 26 et 27 décembre 1947, Ellington s'impose comme un expérimentateur ingénieux qui opère la synthèse entre la tradition du piano stride de ses premières années et l'art européen du concerto pour piano. Après une introduction orchestrale minimale plantant le paysage, le morceau débute (et termine) par un rubato virtuose aux bords de l'atonalité qui n'est pas sans rappeler l'esthétique de Thelonious Monk (à moins que ce ne soit l'inverse). La surprise survient lorsque le piano lance un rythme trépidant à la façon Willie 'The Lion' Smith. Ce mini poème musical sur le thème de la femme vêtue permet toutes les interprétations figuratives : le cadre dans lequel elle évolue, l'enchevêtrement des sensations lorsqu'elle se prépare, la sortie de son immeuble, sa démarche pressée en ville ... Tenir le piano dans le Duke Orchestra n'est pas une sinécure et **Philippe Milanta** s'en acquitte avec maestria, maniant habilement précision et musicalité. On se surprend à penser « mais quelle est cette version de Duke que je n'avais jamais entendue ? »

ALL HEART

Depuis leur première collaboration en 1957, Ellington a toujours considéré Ella Fitzgerald comme une chanteuse 'hors catégorie' : « Nous avons eu le grand privilège d'enregistrer une sélection de nos compositions avec Ella Fitzgerald pour le label Verve de Norman Granz. Billy Strayhorn et moi avons écrit un *Portrait d'Ella Fitzgerald* en quatre parties ... une personnalité merveilleusement chaleureuse, tout en cœur. » La rencontre entre Duke et Ella avait été conçue pour occuper deux double-albums 33 tours. Or, bien que prévue largement à l'avance, Ellington n'avait écrit aucun nouvel arrangement. Billy Strayhorn a donc été sollicité pour écrire 13 arrangements vocaux ainsi que trois des quatre mouvements de la Suite dédiée à Ella Fitzgerald. Quant à *All Heart*, il s'agit d'un nouvel arrangement d'*Entrance of Youth*, l'une de ses anciennes compositions de 1948. Nous avons proposé à **Claude Egéa** de délaissé son emploi de 1er trompette afin de nous gratifier de ses grandes qualités de mélodiste. Sur les traces de Shorty Baker, son interprétation est tout simplement somptueuse.

PERDIDO

La version de *Perdido* présentée ici provient du même album *Ella Fitzgerald sings the Duke Ellington songbook* enregistré pour Verve en 1957. Cette composition de Juan Tizol, un classique du répertoire d'Ellington, se prêtait parfaitement à un arrangement de dernière minute pour laisser caracoler librement Ella et les solistes de l'orchestre. Sur ces bases, nous avons confié le rôle principal à la marraine des Duke Ladies, la merveilleuse organiste **Rhoda Scott**, qui ne cache pas sa joie de pouvoir exprimer tout son talent dans l'univers ellingtonien. En interlude, **Aurore Voilqué** exprime son tempérament généreux, mâtiné des influences de Grappelli, de jazz manouche et bien sûr de Ray Nance.



Rhoda Scott



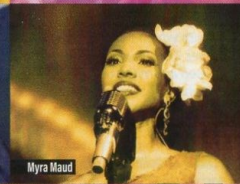
Natalie Dessay



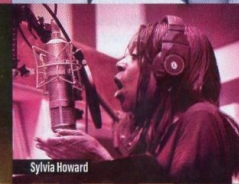
Roberto Gambarini



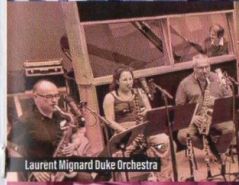
Nicolle Rochelle



Myra Maud



Sylvia Howard



Laurent Mignard Duke Orchestra



Aurélie Tropez



Aurore Voilqué



Julie Saury

THE LORD'S PRAYER

We might remember him as a bon vivant, but Duke was nevertheless deeply religious. On September 16, 1965, he presented a Concert of Sacred Music in San Francisco's Grace Cathedral – one of the most important moments in his personal and professional life: "Now I can say openly what I have been saying to myself on my knees." The event allowed him to proclaim his faith with passion: "So be wise and satisfied with the joy that comes to you through the reflection and miracle of God, such as all the wonders and beauty we live with and are exposed to on earth." Among the works created for this first Sacred Concert, The Lord's Prayer came out of the tradition of Gospel songs and revealed the talent of a young 22-year-old singer whom Ellington had just discovered, Queen Esther Marrow. Marrow was strongly inspired by Mahalia Jackson, with whom Ellington had collaborated during the recording of Black, Brown and Beige nine years earlier. For the present album, we have entrusted the role of high priestess to **Sylvia Howard**, who was raised in a religious family and whose rare intensity of expression was forged by the struggles of life. Improvised responses by **Jérôme Etcheberry** punctuate this thanksgiving.

ON A TURQUOISE CLOUD

Created for the soprano singer Kay Davis in collaboration with Lawrence Brown for the 6th concert at Carnegie Hall on December 26 and 27, 1947, On a Turquoise Cloud follows in the trajectory of Translucency, presented in the same hall two years earlier. In order to depict this landscape of voluptuousness and beatitude, the maestro creates incredible orchestral colors leading to the most ingenious of counterpoints. While certain purists sniffed at it (pretentious... not enough jazz!), the public acclaimed the work and Duke proved yet again that the voice is an instrument in its own right, capable of blending into the orchestra. The present version features the angelic voice of **Nicolle Rochelle**. Gravitating around it, we hear **Aurélie Tropez**'s spellbinding clarinet and **Nicolas Grymonprez**'s silky trombone.

LADY MAC

On April 24, 1957, Duke Ellington recorded Lady Mac, one of the 12 movements of the suite *Sweet Thunder* that he would present in September of the same year at the Shakespearean Stratford Festival, Ontario. With the complicity of Billy Strayhorn, he summoned Othello, Caesar, Henry V, Romeo and Juliette, Antony and Cleopatra, Puck, Hamlet... and of course, Lady Macbeth. What a character! In Shakespeare's play, set in the 17th century, the general Macbeth is pressed by his wife to stab the sleeping king in a bid to gain power. With her husband dumbstruck by shock, it is Lady Macbeth who takes the matter in hand, accusing him of cowardice and using the bloody knife to smear the

drunken chamberlains with blood to cover up the crime. Cruel, ambitious, alluring, manipulative, and defeminized to compensate for her husband's lack of virility, Lady Macbeth soon succumbs to insanity, devoured by guilt and plagued by episodes of sleepwalking, seeking tirelessly to wash the bloodstains that she imagines seeing on her hands. To illustrate the drama, Duke oscillates between the figurative and humor: "Though she was a lady of noble birth, we suspected there was a little ragtime in her soul." Lady Mac begins with a supple and refined waltz (a rare exercise in Ellington's repertoire), followed by an elegant sax soli, with the trombone section progressively foreshadowing the drama to come. In an "old fashioned" solo, **Aurélie Tropez** feigns insouciance, while **Sylvain Gontard** slides into the tracks of Clark Terry for a particularly refined contribution. The stakes of the drama are played out in the orchestral finale, with the unexpected last intervention of the trombones revealing the extent of the darkness in Lady Macbeth's soul.

PORTRAIT OF MAHALIA JACKSON

Composed as part of the New Orleans Suite in 1970, this homage to Mahalia Jackson bears witness to the admiration that Duke had for this great gospel singer, whom he paid, incidentally, for her virtues as a cook. Their first meeting dates back to their recording of *Come Sunday* in 1958, when Mahalia had not yet ever sung with a jazz big band. Duke recalls: "This encounter with Mahalia Jackson had a strong influence on me and my sacred music, and also made me a much handsomer kid in the Right Light." Over the sounds of the orchestra, **Frédéric Couderc**'s flute, **Philippe Chagne**'s baritone saxophone, **Jérôme Etcheberry**'s muted trumpet, **Carl Schlosser**'s tenor sax and **Jerry Edwards**' trombone behave as if they are drinking from the source of jazz: the church.

SOMETHING TO LIVE FOR

On December 1, 1938, just before his week-long engagement at Pittsburg's Stanley Theatre, Duke turned up at a soiree in his honor at the Crawford Club. There, he would meet Billy Strayhorn, a young composer of 23 years, who offered him his services. The next day, after the first show, Strayhorn played him some of his compositions, among which was *Something to Live For*. Impressed by the talent of the young man, Ellington would engage Billy, first as a lyricist and then as an arranger and co-composer. This artistic collaboration, which would last for 28 years, would lead Ellington to some of his greatest heights: "Billy Strayhorn was my right arm, my left arm, all the eyes in the back of my head, my brainwaves in his head, and his in mine." Composed in Pittsburg in 1937 two years before he joined Duke Ellington, the song *Something to Live For* is based on a poem from his youth that bears witness to Billy's romantic character.

I have almost everything a human could desire,
Cars and houses, bearskin rugs to lie before my fire.
But there's something missing, something isn't there,
It seems I'm never kissing the one whom I care for.
I want Something To Live For.

*In a subtle departure from the version by Ella Fitzgerald (Ella at Duke's Place – 1965), **Roberta Gambarini** offers us an inspired interpretation revealing the full palette of amorous feelings. Great art indeed!*

FLIRTIBIRD extended

*In mid-May of 1959, Otto Preminger was filming the last scenes of his film Anatomy of a Murder: penniless lawyer and skilled fisherman Paul Biegler (James Stewart) is solicited by Laura Manion (Lee Remick) to defend her husband, lieutenant Frederick Manion (Ben Gazzara), imprisoned for the murder of a bar manager that he is accused of having raped... For the first time in the history of cinema, a film score was entrusted to a jazz composer and orchestra leader, and it would win a Grammy award. The theme Flirtibird that accompanies the character of Laura Manion came to Duke as he was reading the book. A whirlwind of a character, overflowing with sensuality, naive and mysterious, she fascinates us with her capacity to switch, in the blink of an eye, between the vamp and the terror-stricken, overcome by her incomprehension. She is forgotten in the affair – the one who can neither defend herself nor demand reparations, a victim of a justice system centered around men. "Ah-h-h, Lee Remick! She came in and listened to me play this thing and I said, 'This is you' and she listened and she said, 'Oh yeh, that's me, yeh'. Just like that." We have taken the liberty of extending Flirtibird by inserting the energy of the theme from Upper and Outest (Duke did it in reverse at the end of the film) as well as the coda of Almost Cried in order to evoke all the ambiguity of the feelings incarnated by Lee Remick. **Didier Desbois** is remarkable in his fidelity to Johnny Hodges voluptuousness.*

HEAVEN

*On January 19 and 20, 1968, after three days of rehearsals, Duke presented his 2nd Sacred Concert at the Cathedral of St. John the Divine in New York City. Among the invited soloists was a Swedish coloratura soprano who would make quite a splash. Duke recalled: "I had persuaded Alice Babs to come over from Stockholm, and her superb interpretations in Almighty God, Heaven and TGTT enchanted everyone. She is probably the most unique artist I know." **Natalie Dessay**, a great admirer of both Duke and Alice, wanted to interpret this heavenly little tune that seems so simple, yet contains exactly the right amount of melancholy, elegance, fragility and joy. Embellished with accompaniments by **Philippe Milanta** and **Didier Desbois**, the diva demonstrates her grace.*

THE BLUES (Mauve)

*On Saturday January 23, 1943, an impatient crowd of 3,000 people – including celebrities such as Eleanor Roosevelt, orchestra conductor Leopold Stokowski and poet Langston Hughes – turned up at New York's Carnegie Hall. At this three-hour concert, Ellington presented a 40-minute work – his most ambitious to date – entitled Black, Brown and Beige: A Tone Parallel to the History of the Negro in America, conceived after extensive research and consultation with experts. This musical fresco in three parts features a timeless African character named Boola, and likely represents the concert version of an opera that Duke was never able to achieve. The Blues is the astonishingly somber finale of the Brown section, and "recognizes the contribution made by the negro to this country in blood." Incidentally, it is not truly a blues, but rather "a tone poem around the blues." Over a moody and dramatic orchestral accompaniment, **Myra Maud** offers us a subtle interpretation of the song, balancing pain and hope without ever approaching suffering. As for the tenor sax solo created by Al Sears, we're impressed here by the velvety sound of **Frédéric Couderc**.*

LADY OF THE LAVENDER MIST

*Presented during the 6th concert at Carnegie Hall on November 13, 1948, three months after its recording for Columbia, Lady of the Lavender Mist is a vibrant example of Ellington's genius. In the lineage of the composers of symphonic poems, it paints a landscape the title of which needs no explanation. Detaching from the rich orchestration of the saxophones and opening a space for the impeccable trombone of **Nicolas Grymonprez**, **Auréli Tropez**'s clarinet leads us deep into a mist delicately perfumed with lavender.*

GOLDEN FEATHER

*In a long series of dedications, Duke shows surprising charm. Composed for highlighting the faithful Harry Carney, Golden Feather refers to the blond hair of the singer Jane Leslie Larabee, who had just married Leonard Feather (a critic and producer friend of Ellington's) in May 1945, after they were introduced by her roommate Peggy Lee. In this mini concerto of less than three minutes, **Philippe Chagne** accomplishes feats of mastery and extraordinary musicality that reinforce the intensity of the orchestra.*

THE CLOTHED WOMAN

Did you say modern? Trained in Washington in the school of ragtime, Duke encountered the great piano masters of Harlem as of his first sojourn in New York City in 1927: Willie "the Lion" Smith (his main source of inspiration), then James P. Johnson and Fats Waller. His pianistic style was constantly evolving, in parallel with his writing, to the point where he became the most surprising and the most

modern of the soloists in his orchestra. In this portrait composed for himself and presented during his 6th concert at Carnegie Hall on December 26 and 27, 1947, Ellington established himself as an ingenious pioneer who created a synthesis between the stride piano tradition of his early years and the European art of the piano concerto. After a minimal orchestral introduction setting the scene, the piece begins (and ends) with a virtuoso rubato skirting the limits of atonality, which recalls the aesthetic of Thelonious Monk (or perhaps it's the inverse). The surprise occurs when the piano launches into a frantic rhythm reminiscent of Willie "the Lion" Smith. This mini musical poem on the theme of the clothed woman allows for endless figurative interpretations: the context in which she evolves, the jumble of sensations when she's getting ready, her departure from her building, her hurried walk into town... Being seated at the piano bench in the Duke Orchestra is no bed of roses, and **Philippe Milanta** fulfills the task with mastery, skillfully marrying precision and musicality. How surprising to think: "what is this version of Duke that I've never heard before?"

ALL HEART

Since their first collaboration in 1957, Ellington always considered Ella Fitzgerald as a singer "Beyond Category": "We had the great privilege of recording a selection of our compositions with Ella Fitzgerald for Norman Granz's Verve label. Billy Strayhorn and I wrote a four-part Portrait of Ella Fitzgerald, a personality of wonderful warmth, she is All Heart." The encounter between Duke and Ella was conceived as two double LPs. Yet despite being planned well in advance, Ellington had written no new arrangements. Billy Strayhorn was therefore solicited to write 13 vocal arrangements, as well as three out of the four movements of the Suite dedicated to Ella Fitzgerald. As for All Heart, it was a new arrangement of Entrance of Youth, one of his old compositions from 1948. We asked **Claude Egéa** to abandon her post of first trumpet so that we could enjoy him as a great melodist. In the footsteps of Shorty Baker, his interpretation is quite simply sumptuous.

PERDIDO

The version of Perdido presented here comes from the same album, Ella Fitzgerald sings the Duke Ellington songbook, recorded for Verve in 1957. This composition by Juan Tizol - a classic in Ellington's repertoire - lent itself perfectly to a last-minute arrangement that allowed Ella and the orchestra's soloists to freely weave around it. Upon this foundation, we entrusted the leading role to the godmother of the Duke Ladies, the marvelous organist **Rhoda Scott**, who does not conceal her joy in being able to demonstrate all her talent in the Ellingtonian world. As an interlude, **Aurore Voilqué** expresses her full character, a cross between the influences of Stéphane Grappelli, gypsy jazz and, of course, Ray Nance.

- | | |
|---|------|
| 1. THE LORD'S PRAYER (1 st Sacred Concert)
<i>Edward Kennedy Ellington (United Artists Music Ltd)</i> | 2:26 |
| 2. ON A TURQUOISE CLOUD
<i>Edward Kennedy Ellington, Lawrence Brown (United Artists Music Ltd)</i> | 3:38 |
| 3. LADY MAC (Such Sweet Thunder)
<i>Edward Kennedy Ellington, Billy Strayhorn (United Artists Music Ltd)</i> | 3:42 |
| 4. PORTRAIT OF MAHALIA JACKSON (New Orleans Suite)
<i>Edward Kennedy Ellington (Tempo Music Inc)</i> | 5:08 |
| 5. SOMETHING TO LIVE FOR
<i>Edward Kennedy Ellington, Billy Strayhorn (Emi Melodies France Sarl)</i> | 4:18 |
| 6. FLIRTIBIRD extended (Anatomy of a Murder)
<i>Edward Kennedy Ellington (Tempo Music Inc)</i> | 3:29 |
| 7. HEAVEN (2nd Sacred Concert)
<i>Edward Kennedy Ellington (United Artists Music Ltd)</i> | 5:29 |
| 8. THE BLUES (Mauve - Black, Brown and Beige)
<i>Edward Kennedy Ellington (Premiere Music Group)</i> | 5:12 |
| 9. LADY OF THE LAVENDER MIST
<i>Edward Kennedy Ellington (Campbell Connelly France)</i> | 3:27 |
| 10. GOLDEN FEATHER
<i>Edward Kennedy Ellington (Campbell Connelly France)</i> | 2:54 |
| 11. THE CLOTHED WOMAN
<i>Edward Kennedy Ellington (Campbell Connelly France)</i> | 4:14 |
| 12. ALL HEART (Portrait of Ella Fitzgerald)
<i>Edward Kennedy Ellington, Billy Strayhorn (United Artists Music Ltd)</i> | 3:42 |
| 13. PERDIDO
<i>Juan Tizol (Campbell Connelly France)</i> | 4:36 |

LAURENT MIGNARD
Dukeorchestra

LAURENT MIGNARD DUKE ORCHESTRA : Didier Desbois (alto sax),
Aurélie Tropez (alto sax, clarinet), Frédéric Couderc (tenor sax, flute),
Olivier Delays (tenor sax), Philippe Chagne (baritone sax, bass clarinet),
Claude Egéa, Malo Mazurié, Jérôme Etcheberry, Richard Blanchet (trumpets),
Nicolas Grymonprez, Michaël Ballue, Jerry Edwards (trombones),
Philippe Milanta (piano), Bruno Rousselet (bass), **Julie Saury** (drums),
Laurent Mignard (conducting).

GUESTS : Rhoda Scott (organ), **Natalie Dessay** (vocal), **Roberta Gambarini** (vocal),
Nicolle Rochelle (vocal), **Myra Maud** (vocal), **Sylvia Howard** (vocal),
Aurore Voilqué (violin), Sylvain Gontard (flugelhorn).

Produced by Paul Bessone for Juste Une Trace
Executive production by Laurent Mignard for L'Agence Musicale
Recorded by Bruno Minisini at Riffx Studio in september 2020
Mixed by Carl Schlosser

Mastered by François Terrazoni (Parellies)
Photographs by Pascal Bouclier
Graphic Design by Alexandre Pichon
Texts by Laurent Mignard - Translation by Rebecca Cavanaugh

Special thanks to François Lacharme

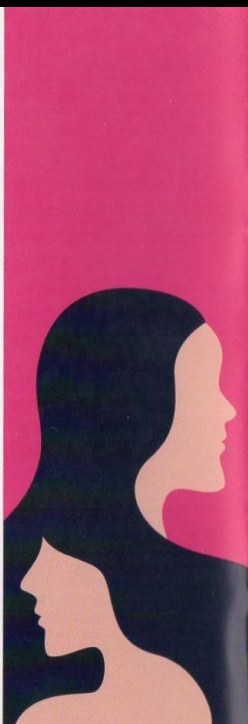
Citations by Duke Ellington from his autobiography
"Music is my Mistress", Da Capo Press / Slatkine & Cie

Juste une **TRACE** **SCPP** DUKE'S PLACE **La Maison**
du **Duke** LA PRIME

AMOC20647028758 - © 2021 © 2022 Juste Une Trace - All rights of the manufacture and of the owner of the recorded work reserved.
Unauthorized public performance, broadcasting and copying of the recording prohibited. All rights reserved. All trademarks and logos are
protected. Juste Une Trace is the exclusive trademark of AMOC. Made in the EU.

www.juste-une-trace.com

www.laurentmignard.com



Duke Ellington aimait les femmes qui le lui rendaient bien ; cette passion pour la gent féminine a nourri son œuvre au fil de sa longue carrière. Les Duke Ladies sont des femmes qu'il a fréquentées, dont il a brossé le portrait ou qui ont chanté pour lui, parées d'arrangements subtils et raffinés (souvent avec la complicité de Billy Strayhorn). Sa musique leur a rendu hommage, avec tendresse et humour. Les Duke Ladies sont également des artistes de notre temps, sincères et passionnées, réunies pour incarner avec talent et générosité les multiples facettes de l'art ellingtonien. Et puisque le maestro charmeur et charmant considérait que la musique est une femme, nous osons proclamer que la femme est l'avenir de Duke !

Duke Ellington loved women who returned the sentiment; this passion for womankind inspired his oeuvre throughout his long career. The Duke Ladies are those whom he frequented, whose portraits he painted or who sang for him, embellished with subtle and refined arrangements (often with the complicity of Billy Strayhorn). His music paid homage to them with tenderness and humor. The Duke Ladies are also the sincere and passionate female artists of our time who have come together to incarnate with talent and generosity the many facets of Ellington's art. And since the maestro of charm considered that music is a woman, we dare to proclaim that women are the future of Duke!

En mémoire de Claude Carrière
In memory of Claude Carrière

DUKE
Ladies
VOL.2



LAURENT MIGNARD
Duke orchestra

THE LORD'S PRAYER (1st Sacred Concert)
ON A TURQUOISE CLOUD
LADY MAC (Such Sweet Thunder)
PORTRAIT OF MAHALIA JACKSON (New Orleans Suite)
SOMETHING TO LIVE FOR
FLIRTIBIRD extended (Anatomy of a Murder)
HEAVEN (2nd Sacred Concert)
THE BLUES (Mauve - Black, Brown and Beige)
LADY OF THE LAVENDER MIST
GOLDEN FEATHER
THE CLOTHED WOMAN
ALL HEART (Portrait of Ella Fitzgerald)
PERDIDO

Produced by Paul Bessone for Juste Une Trace - Executive production by Laurent Mignard for L'Agence Musicale
Recorded by Bruno Minisini at Riffx Studio - Mixed by Carl Schlosser
Mastered by François Terrazoni (Parellies)

All compositions by Edward Kennedy Ellington, except "On a Turquoise Cloud" by Edward Kennedy Ellington and Lawrence Brown, "Lady Mac" and "All Heart" by Edward Kennedy Ellington and Billy Strayhorn, "Perdido" by Juan Tizol

Published by United Artists Music Ltd, Tempo Music Inc, Emi Melodies France Sarl, Premiere Music Group, Campbell Connelly France

Photographs by Pascal Bouclier - Graphic Design by Alexandre Pichon
Texts by Laurent Mignard - Translation by Rebecca Cavanaugh

Juste
une **TRACE**

SCPP

DUKE'S PLACE IN PARIS
La **Maison**
du **Duke**

© 2021 © 2022 Juste Une Trace - All rights of the manufacture and of the owner of the recorded work reserved.
Unauthorized public performance, broadcasting and copying of the recording prohibited. All rights reserved.
All trademarks and logos are protected. Juste Une Trace is the exclusive trademark of AMOC. Made in the EU.

www.juste-une-trace.com

www.laurentmignard.com

AMOC206470292758



LAURENT MIGNARD **DUKE ORCHESTRA**

DUKE LADIES - VOL.2

Juste
une **TRACE**